

INTRODUCTION

«We must tackle and grasp the larger, encompassing themes of our universe, but we make our best approach through small curiosities that rivet our attention—all those pretty pebbles on the shoreline of knowledge. For the ocean of truth washes over the pebbles with every wave, and they rattle and clink with the most wondrous din»

Stephen Jay Gould, *Wonderful Life*

Ce volume est consacré à l'étude des signes hiéroglyphiques gravés (et parfois peints) dans le mastaba de Mérérouka, daté du début de la VI^e dynastie (règne de Téli).

Ce mastaba est un des plus grands complexes funéraires de particulier de l'Ancien Empire, même si ce n'est pas celui qui totalise le plus grand nombre de signes différents¹. Il présente deux avantages appréciables : tout d'abord, il offre un échantillon parfaitement représentatif du catalogue des signes que l'on peut trouver dans ce type de monuments ; par ailleurs, il a fait l'objet d'une publication en fac-similés par l'*Epigraphic Survey* de l'Oriental Institute de Chicago, dont la précision des relevés n'est plus à démontrer. J'ai eu à plusieurs reprises le loisir d'apprécier cette fidélité des fac-similés lorsque survenait un doute concernant l'exactitude de la reproduction d'un signe : la confrontation avec l'original à Saqqâra a toujours révélé la justesse du trait de l'*Epigraphic Survey*.

Les signes reproduits dans cet ouvrage ont été copiés pour l'essentiel sur les fac-similés de l'édition préparée par l'*Epigraphic Survey*, sous la direction de P. Duell, *The Mastaba of Mereruka*, Chicago, 1938. Ces deux volumes reproduisent la partie du mastaba dédiée à Mérérouka lui-même, à savoir les pièces numérotées «A» (voir plan face, pl. 2 de la publication), à l'exclusion des parties réservées à sa femme Ouatetkhethor (pièces désignées par la lettre «B») ainsi que celles attribuées à son fils Mérytéli (pièces désignées par la lettre «C»). De ce fait, seule la portion «A» de la tombe a été utilisée pour cette paléographie. La portion «C» de Mérytéli a été récemment publiée en fac-similés par N. Kanawati et M. Abder-Raziq (*Mereruka and his Family I, The Tomb of Meryteti, ACE Reports* 21, 2004) et plusieurs signes de cette publication ont été exploités ici, mais uniquement à titre de parallèles. L'équipe australienne projette par ailleurs de (re)publier l'ensemble du mastaba.

Une partie des scènes relatives à Mérérouka est reproduite dans l'ouvrage de l'*Epigraphic Survey* sous forme d'aquarelles qui ne constituent pas de véritables fac-similés (pl. 148, 152-153, 159, 168-170). Les signes de ces scènes qui font l'objet d'un commentaire dans ce livre ont donc été redessinés par Mahmoud Bekhit à partir de photographies prises par mes soins dans le monument, afin d'assurer la même qualité de fac-similé à l'ensemble des signes ici présentés.

¹ Parmi les tombes de la nécropole memphite bénéficiant de fac-similés fiables, seul le mastaba de Ti présente une plus riche palette de signes. La publication de la paléographie de

ce mastaba, menée par les soins de Nathalie Beaux, constituera un complément inappréciable et indispensable à celle que nous présentons ici.

La chambre funéraire peinte de Mérérouka est reproduite photographiquement dans l'ouvrage de l'Oriental Institute (pl. 200-211), mais nous n'avons pas tenu compte de cette partie de la tombe dans cet ouvrage.

Enfin, quelques rares signes qui figurent sur la façade du monument (reproduits en petites dimensions en pl. 4 de l'ouvrage de l'Oriental Institute) ont également été dessinés par Mahmoud Bekhit à partir de photographies personnelles et sont signalés ici par le sigle «ph» (photographie).

COMMENTAIRE GÉNÉRAL

Malgré les efforts répétés de D. Meeks², il semble que les enjeux d'une paléographie hiéroglyphique n'aient pas encore été toujours compris, ni les objectifs de la collection «Paléographie hiéroglyphique» dans laquelle s'inscrit aussi ce volume totalement acceptés. De fait, c'est probablement l'emploi du terme même de «paléographie» qui engendre ce malentendu. Le mot «paléographie» évoque le plus souvent un outil utile certes, mais d'usage restreint, dont l'essentiel de la méthode consisterait à répertorier des variations de formes et dont l'objectif principal, si ce n'est unique, serait d'améliorer la datation des textes. Je partageais d'ailleurs cette opinion avant d'entreprendre ce travail. L'élaboration de cet ouvrage m'a permis de comprendre combien cette perception est réductrice et de mesurer la vaste étendue des domaines d'application d'une telle discipline dans le cas très spécifique de l'écriture hiéroglyphique. Malgré le caractère évident de certaines des remarques suivantes, il n'est probablement pas inutile de revenir encore une fois sur l'intérêt d'une telle entreprise³.

Si l'outil paléographique semble d'intérêt limité, c'est probablement parce qu'on l'utilise actuellement presque exclusivement pour des systèmes d'écriture ne présentant pas le caractère pictographique du système hiéroglyphique, et dans lesquels le signe écrit et son référent n'entretiennent plus de rapport direct (voir *infra*). C'est notamment le cas de la paléographie médiévale ou même, pour s'en tenir au domaine égyptologique, de la paléographie hiératique ou démotique.

On sait que, dans **la langue égyptienne** comme dans toutes les autres langues, signifiants et signifiés semblent, la plupart du temps, être dénués de tout rapport direct, le signifiant étant arbitrairement choisi (même si les Égyptiens semblent quant à eux avoir pensé le contraire). En revanche, dans **l'écriture hiéroglyphique**, le signifiant et son référent (la réalité à laquelle il renvoie) entretiennent une liaison qui, même si elle ne représente qu'un aspect de ce système complexe, reste néanmoins forte et prégnante, compte tenu de la nature pictographique des hiéroglyphes, et cela contrairement à la plupart des écritures passées et actuelles où le caractère presque totalement arbitraire du signe écrit est de règle. En hiéroglyphes, le rapport est le plus souvent direct entre le signe d'écriture et son référent réel, puisque le premier est une image renvoyant à la réalité de ce dernier ou au moins considéré comme tel par les Égyptiens eux-mêmes.

² Voir notamment l'introduction de son ouvrage *Les architraves du temple d'Esna. Paléographie, PalHiero* 1, 2004; D. MEEKS, «Un aspect méconnu des tombes de Deir al-Médîna: la paléographie», *Égypte, Afrique et Orient* 25, mars 2002, p. 43-48; *id.*, «La paléographie hiéroglyphique, une discipline nouvelle», *Égypte, Afrique et Orient* 46, juin 2007, p. 3-14.

³ L'explication qui suit n'a pas pour propos de tenter une analyse sémiotique détaillée du système hiéroglyphique, mais simplement de rendre compte de la spécificité dudit système; on voudra bien pardonner le caractère simplifié de la démonstration.



Cette corrélation signifiant/référent, qui donne l'impression d'être immédiate pour les hiéroglyphes égyptiens, existait aussi dans d'autres systèmes d'écriture à leur origine. Dans ces autres systèmes d'origine pictographique cependant, ce lien étroit signifiant/référent a évolué pour aboutir à des degrés variables : devenu presque totalement imperceptible dans l'écriture cunéiforme, il est encore en grande partie sensible dans l'écriture chinoise, par exemple. Le hiéroglyphique et le démotique témoignent eux aussi de l'existence au sein de l'écriture égyptienne de systèmes qui se sont plus ou moins départis de ce lien direct signifiant/référent et ont évolué parallèlement au système hiéroglyphique. La spécificité de l'égyptien hiéroglyphique réside dans le fait que ce rapport étroit s'est maintenu tout au long de son histoire⁴.



À un premier niveau, la paléographie hiéroglyphique est donc une fenêtre ouverte sur l'ensemble de la civilisation égyptienne, puisqu'elle nous livre une image du monde égyptien dans sa totalité. Elle touche à des domaines aussi variés que la zoologie, la botanique, l'histoire des techniques, etc. À ce titre, elle est absolument indissociable de la lexicographie, dont elle est le pendant indispensable.

Il serait bien évidemment réducteur de penser que le hiéroglyphe est l'exacte réplique du référent ; c'est d'ailleurs aussi ce rapport signe/référent qu'il convient d'étudier et sur lequel les études de paléographie hiéroglyphique auront beaucoup à nous apporter. On aborde ici un deuxième niveau d'intérêt des études paléographiques, plus sémiotique. C'est donc bien sur une réflexion sur l'ensemble du système hiéroglyphique sous tous ses aspects que débouchent les études de paléographie hiéroglyphique.

En revanche, concernant la datation des textes, l'intérêt de la paléographie hiéroglyphique me semble extrêmement marginal et proportionnellement inverse à celui de la paléographie hiéroglyphique, excepté pour certaines périodes bien précises. Dans un système tel que le hiéroglyphique, où le rapport signifiant/référent est en grande partie perdu, l'écriture évolue selon une logique propre, interne, de manière plus ou moins linéaire, favorisant donc l'émergence de critères paléographiques de datation. Au contraire, dans un système tel que l'écriture hiéroglyphique, le rapport soi-disant immédiat du signe à son référent favorise le fait que ce signe est – ou peut être – constamment réajusté par rapport à son référent original. Le signe est donc sujet à des variations non linéaires, variations aléatoires de plus ou moins grande amplitude ; au contraire, ce phénomène peut aussi entraîner une certaine inertie du signe, qui tend à rester fidèle à son modèle. Tous traits qui suppriment en grande partie l'intérêt de la paléographie pour établir une datation dans ce système.

Le point de départ d'une réflexion sur le système hiéroglyphique ne peut être théorique ; celle-ci requiert une base de données solide, réfléchie, la plus vaste possible, tant du point de vue chronologique que géographique. C'est ce que doivent constituer les volumes de la collection. Comme cela a été précisé dans l'ouvrage initial de D. Meeks, les volumes publiés dans la collection « Paléographie hiéroglyphique » s'appuient toujours sur des publications antérieures de fac-similés

⁴ Il est aussi intéressant de constater que ces systèmes sont en partie perméables et autorisent la circulation des signes : il suffit de citer l'exemple topique du signe , dont est issue la forme hiéroglyphique , elle-même réintégrée dans le système

hiéroglyphique sous la forme  et fonctionnant désormais en parallèle avec son modèle originel . S'intéresser à ce genre de glissements est d'ailleurs un des enjeux des études paléographiques.

ou des photographies, si tant est que celles-ci soient fiables⁵. C'est bien évidemment la moindre des exigences pour des ouvrages traitant de paléographie et donc particulièrement attachés à une reproduction fidèle des signes.

On pourrait leur préférer des fac-similés effectués directement sur le monument tout spécialement pour l'ouvrage, voire des photographies 3D. Tous ces types d'approches ont bien évidemment leur place dans ce type d'étude, mais ils demandent temps et argent et ne sont finalement que d'un intérêt secondaire, me semble-t-il, compte tenu de l'objectif premier de la collection. Il s'agit en effet en tout premier lieu, comme cela a déjà été dit, d'initier une réflexion globale sur le système hiéroglyphique envisagé dans son ensemble et sous ses multiples aspects, dans son étendue comme dans son évolution. Mais il s'agit aussi d'être efficace. Aux belles idées de bases de données exhaustives et de techniques de reproduction irréprochables, la collection a préféré la réalité de quatre ouvrages sortis des presses en quelques années, avec un rythme qui devrait se maintenir. Ces ouvrages existent et fournissent désormais les premiers matériaux pour entamer la réflexion.

De fait, on pourrait presque prétendre – mais je force bien entendu délibérément le trait pour bien marquer la spécificité de notre sujet d'étude – qu'une paléographie hiéroglyphique pourrait à la limite se passer de fac-similés exacts ! C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je me suis permis dans cet ouvrage de renvoyer parfois à des signes qui n'étaient pas forcément reproduits en fac-similés, lorsque le sujet ne nécessitait pas cette précision.

LES NOTICES

Chaque paragraphe fait l'objet d'une notice détaillée, suivant la méthode préconisée par D. Meeks et exposée dans son ouvrage. Quelques particularités propres au présent livre doivent cependant être signalées. Les parallèles ont été recherchés presque exclusivement dans les monuments de l'Ancien Empire ; seule la Première Période intermédiaire a parfois elle aussi fait l'objet d'enquêtes un peu approfondies, les époques postérieures n'étant mentionnées que très occasionnellement. En revanche, les dépouillements de la documentation datant de l'Ancien Empire ont été les plus larges possible, sans toutefois pouvoir prétendre à l'exhaustivité.

Concernant l'entrée b) des notices, la description du signe ne se limite pas aux seules variantes présentes dans le mastaba de Mérérouka. On trouvera dans le commentaire la description de toute une série de variantes graphiques attestées à l'Ancien Empire. Je me suis notamment attaché à signaler la forme « normale », c'est-à-dire la plus fréquemment attestée, que prend le signe à l'Ancien Empire, lorsqu'il est possible d'en isoler une.



Concernant l'entrée c) des notices, le paragraphe commence par décrire les valeurs que recouvre le signe dans le mastaba de Mérérouka avec référence à la planche. Ensuite, le cas échéant, j'ai complété ce commentaire par l'énumération des autres termes attestés à l'Ancien Empire dans lesquels le même signe était employé. Ces observations sont proches de l'exhaustivité pour les signes rares, mais moins complètes pour les signes (essentiellement des déterminatifs) utilisés très fréquemment. Ces indications supplémentaires sont généralement introduites dans le corps du paragraphe par l'expression « par ailleurs ».

⁵ De fait, les fac-similés publiés sont confrontés avec l'original dans la mesure du possible. Ces seules vérifications ont déjà

permis de noter la grande diversité de rigueur des publications utilisées et de rectifier au besoin les erreurs.

LE « PRINCIPE DE RÉTENTION D'ORIENTATION PRIMAIRE »

L'étude des signes hiéroglyphiques dans leur contexte permet notamment de mettre en évidence un phénomène que je proposerais d'appeler le « principe de rétention d'orientation primaire ». Si ce principe a parfois fait l'objet de mentions sporadiques, il ne lui a cependant jamais été consacré d'étude spécifique⁶. Son utilisation dans un nombre particulièrement fréquent de signes chez Mérérouka justifie qu'on lui consacre ici quelques lignes supplémentaires. On le trouve en effet employé pour les § 107, 147, 162, 197, 242, 286, etc.

On sait que, lorsque aucune logique spécifique (désir de symétrie, accord avec l'orientation des représentations figurées, etc.) n'intervient dans le choix de l'orientation d'une inscription hiéroglyphique, le système privilégie un ordre de lecture allant de la droite vers la gauche. Ce sens de lecture implique une orientation particulière des hiéroglyphes, que l'on peut appeler l'« orientation primaire » des signes hiéroglyphiques (êtres vivants tournés vers la droite, etc.). Conformément au principe qui régit le système d'écriture égyptien, les signes subissent bien évidemment le plus souvent un renversement lorsque l'inscription est orientée dans l'autre sens, avec lecture de gauche à droite. Mais ce phénomène n'est pas aussi systématique qu'on pourrait l'imaginer. Il existe ainsi à l'Ancien Empire toute une série de signes qui répugnent à cette inversion d'orientation et conservent dans une inscription lue de gauche à droite l'orientation qu'ils présentent dans une inscription lue de droite à gauche. Ce phénomène doit être soigneusement distingué des inversions d'orientations motivées par des considérations propres à certaines stratégies discursives spécifiques⁷. Il affecte bien évidemment uniquement des signes pour lesquels l'orientation ne présente aucun caractère d'évidence (il n'est ainsi symptomatiquement jamais appliqué aux signes représentant des êtres vivants, pour lesquels l'orientation va de soi). Dans la réalité des inscriptions de l'Ancien Empire, ce « principe de rétention d'orientation primaire » fait l'objet d'une série de nuances d'application. Ainsi, la fréquence de son emploi n'est pas identique pour tous les signes hiéroglyphiques ; certains signes tels que  ont une propension plus importante que d'autres, tels que , à conserver leur orientation primaire. Par ailleurs, la rétention d'orientation primaire peut n'affecter parfois qu'une ou plusieurs parties du signe et non pas l'ensemble (voir par exemple § 286 et 287) ; c'est ce que j'ai appelé la « rétention partielle d'orientation primaire⁸ ». On notera enfin que certains signes font l'objet d'une orientation très variable dans les inscriptions sans qu'il soit possible de mettre en évidence une quelconque logique, « principe de rétention d'orientation primaire » ou autre (voir par exemple § 245).

Pour finir, j'exprime toute ma gratitude à Yvonne Harpur et à Paolo Scremin, qui m'ont permis d'accéder à leur livre *The Chapel of Kagemni: Scene Details, Egypt in Miniature I*, Oxford, 2006, avant sa publication, ainsi qu'au Professeur Naguib Kanawati, qui m'a fait parvenir sa publication *Mereruka and his Family I, The Tomb of Meryteti, ACE Reports 21*, 2004, avec la même libéralité.

⁶ Voir C.M. FIRTH, B. GUNN, *Teti Pyramid Cemeteries I, Fouilles-Saqq*, 1926, p. 147, n. 1 ; H.G. FISCHER, *Egyptian Studies II, The Orientation of Hieroglyphs 1: Reversals*, New York, 1977, p. 112, § 38 ; B.J.J. HARING, *The Tomb of Sennedjem (TT 1) in Deir el-Medina. Palaeography, PalHiero 2*, 2006, p. 12. Par ailleurs, H.G. Fischer s'est plusieurs fois attaché à mettre en évidence l'emploi de ce principe pour toute une série de signes

spécifiques (voir par exemple H.G. FISCHER, *op. cit.*, p. 112-115, §§ 39-40).

⁷ Ce sont tous ces thèmes qui font l'objet du livre de H.G. Fischer, *op. cit.*

⁸ Voir Fischer, *Calligraphy*, p. 5 ; *id.*, *Egyptian Studies III*, 1996, p. 194-201.

Je remercie Bernard Mathieu, alors directeur de l'Ifao, pour avoir accepté d'accueillir cet ouvrage dans les collections de l'Institut, ainsi que son successeur Laure Pantalacci, qui en a assuré la publication.

La grande qualité de reproduction des fac-similés de cet ouvrage est due au sens artistique et aux compétences techniques de Mahmoud Bekhit, que je remercie.

Mes remerciements s'adressent également au service des publications de l'Ifao dirigé par Laurent Coulon puis Annie Forgeau (avec une mention spéciale pour Marie-Delphine Martellière) ainsi qu'à l'imprimerie de cet institut, dirigée par Patrick Tillard.

Enfin, je ne saurais terminer ce préambule sans remercier Dimitri Meeks, qui est à l'origine de cette collection et m'a fait confiance de bout en bout dans l'élaboration de cet ouvrage, malgré mes retards chroniques. Ses précieux conseils, ses remarques de fond et ses références complémentaires ont aussi largement contribué à améliorer ce livre.